

Olivier de Marignan

MILLÉ$IME 1995

Au risque de se noyer…

Olivier de Marignan

MILLÉ$IME 1995

Au risque de se noyer…

© Olivier de Marignan, 2026

ISBN numérique : 979-10-262-4766-1

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement pour le lecteur

L'histoire aurait pu arriver effectivement en 1995. À cette époque où le franc était encore en vigueur, les banques étaient plus nombreuses, plus petites, plus sensibles. Leurs métiers et leur excellence opérationnelle dépendaient plus de quelques spécialistes experts que de règles alignées avec sagesse, pour chaque geste, pour chaque client… Leurs procédures étaient très sophistiquées pour tout ce qui touchait à la protection des flux, la France était d'ailleurs en pointe pour toute son ingénierie développée autour des paiements grand public, et beaucoup de pays nous enviaient nos innovations… Mais des pans entiers de l'activité ne profitaient pas encore du même niveau de sécurité. Il fallut attendre la crise de l'année 2000 avec l'éclatement de la bulle internet, pour assagir nos informaticiens les plus créatifs et garantir l'exposition de nos systèmes d'information… Et surtout celle de 2008, avec la découverte de la pratique douteuse des « Subprimes » pour renforcer, avec une rigueur jamais appliquée, les procédures destinées à protéger les plus fragiles des clients bancarisés.

Malgré le contexte historique proche de la réalité ou l'aspect technique plausible repris dans cet ouvrage, l'ensemble reste une pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait un pur hasard.

Chapitre 0

Quelque part, dans un des bureaux du siège de la banque Rivereau

Il était tard, et la conversation aurait semblé incompréhensible pour une personne qui rentrerait dans le bureau... Mais bien peu de monde aurait eu l'audace de s'aventurer sans prévenir !

— Il faudrait faire attention avec lui, il est suffisamment ficelé comme cela...

— …

— Je suis d'accord avec vous, mais il reste néanmoins qu'il n'a pas totalement rempli ses objectifs lors de la dernière opération

— …

— Non, mon vieux, il faut être beaucoup plus intransigeant, vous êtes en train de vous faire mener en bateau.

Celui qui venait de parler ainsi s'installa dans une attitude qu'il adoptait volontiers pour se concentrer sur une conversation téléphonique, les coudes calés sur la table, le menton posé sur sa poitrine, scandant de sa main libre les paroles de son interlocuteur, chassant de ce fait les volutes de fumée qui emplissaient la pièce... Il gardait les yeux mi-clos et essayait d'imaginer les efforts faits, à l'autre bout du fil, pour être les plus persuasifs possible...

— Vous semblez être sûr de vous, et surtout, je prends note que vous vous portez garant de ses engagements... Mais je ne suis pas totalement convaincu, je suis prêt à intervenir pour une partie seulement, disons... cent cinquante, pas plus !

— OK, vous le prévenez, et j'attends comme convenu des résultats rapides sur ce qu'il est capable de faire ! Mais je crains que vous ne soyez trop optimiste, ce gars-là n'a pas l'envergure qu'il faut, et il n'est à mon avis pas sur un secteur qui lui permette de faire grand-chose pour nous.

— Très bien, si vous vous en portez garant... Bien, je note le tout, et je prépare la première tranche qu'il recevra par votre intermédiaire. Il est au courant du mode de découpage... Bon, eh bien alors à demain

Il raccrocha. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il pouvait bien établir le chèque dès ce soir. Dans la pénombre de la pièce, à peine éclairée par une lampe Tizio qui concentrait sa lumière sur le plateau de son bureau, il se dirigea vers le petit coffre, débloqua rapidement la combinaison, et retira une grande enveloppe en papier épais, repliée sur elle-même, mais assez épaisse tout de même. En revenant s'asseoir, il en sortit plusieurs carnets qui étaient tous en

partie entamés. Quarante ou cinquante souches qui se trouvaient ainsi, regroupées par paquets inégaux, et retenus par de grossiers élastiques. Il les examina, semblant rechercher une logique connue de lui seul. Une fois choisi, il fit sauter le caoutchouc, en libéra cinq et en ouvrit un. Il restait six chèques. Par acquit de conscience, il feuilleta le talon pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. Non. Cela lui paraissait correct. Il se mit à rédiger le montant, avec application, cent cinquante à répartir en quatre tirages, il conserva la somme brisée, pour plus de vraisemblance, puis l'ordre, toujours identique depuis le mois dernier. Il ne prit pas la peine de remplir la partie fixe, rangea rapidement les autres carnets dans l'enveloppe, suivant la même logique de regroupement par paquets, referma la porte du coffre.

Celui qui ne comportait plus que cinq chèques sera détruit dès ce soir. Par lui-même.

Chapitre 1

Gare Saint-Lazare, lundi 6 novembre 1995, 8 h 16

À peine la rame s'était-elle immobilisée que le quai était déjà bondé. Les banlieusards se dirigeaient rapidement vers la sortie. Sur un rythme soutenu et sans la moindre hésitation, le flot se divisait, livrant son contenu vers les chaleurs moites des bouches de métro, ou éparpillant la masse sur les trottoirs de Paris. Ce balai semblait bien huilé, parfaitement coordonné, trois minutes s'étaient écoulées depuis l'arrivée du train et déjà la gare était assaillie par le débarquement d'une ville voisine. L'espace juste libéré était de nouveau noir de monde, grouillant, uniformément gris et sérieux…

Martin Lesage faisait partie de ceux qui se ruaient à l'extérieur de la station, son bureau n'était pas loin, à peine six à huit minutes à pied tout au plus, près de la place de l'Opéra. Pourtant, ce matin, il savait qu'il mettrait beaucoup plus de temps. Depuis tout à l'heure, il n'arrêtait pas de se faire bousculer, lui qui avançait si vite habituellement... Sa démarche était ralentie, le regard dans le vide, les épaules alourdies par ce poids énorme qu'il portait depuis hier soir. Les mains enfoncées au fond de ses poches, ses pas le menaient vers ce bureau qui maintenant se présentait à lui comme un obstacle insurmontable, une épreuve pour laquelle il n'était pas préparé et qui le dépassait totalement.

Il faisait gris, quelques parapluies étaient timidement sortis pour se protéger d'un léger crachin, les rues étaient luisantes, et la circulation n'était pas particulièrement réjouissante, comme tous les matins. Pourquoi Martin réalisait-il cela aujourd'hui ? Pourquoi s'arrêtait-il sur l'attitude de ce chauffeur de taxi qui refusait apparemment de comprendre pourquoi sa file n'avançait pas, alors que, bien sûr, celle d'à côté progressait ? Oh ! il n'était pas content le bougre, et il jurait. Martin aimerait bien pester comme lui, là, sur le trottoir, hurler de rage, faire éclater cette chape de plomb qui appuyait sur ses épaules. Il se voyait, injuriant Éric, ce salaud... Ah oui, se défouler maintenant, juste en face du siège de sa banque, l'insulter, lui et Françoise, tout haut, crier aux autres ce qu'ils lui avaient fait, prendre à témoin ces passants inconnus, leur dire ce qu'il avait sur le cœur, son angoisse.

Il lui venait des sanglots au fond de sa gorge, ses mâchoires étaient tétanisées, sûrement depuis ce matin, ou non, plutôt depuis la veille. Il ne les avait pas

desserrées, même pas pour embrasser sa femme en se couchant. Elle l'avait remarqué. Il le savait.

En traversant le hall de Rivereau, Martin se rappela le dîner d'hier soir, chez Éric et Françoise Still. Cela faisait maintenant près de dix ans qu'ils se connaissaient, dire que Françoise avait été sa petite amie à l'époque était sans doute exagéré, mais elle ne l'avait pas laissé insensible ! Et puis Cécile était arrivée, ils s'étaient un peu perdus de vue jusqu'au faire-part qu'ils avaient reçu pour leur mariage. Oui, ça doit faire dix ans, Éric avait naturellement été un de ses clients lorsqu'il avait créé sa société et que lui, Martin, dirigeait une agence de la banque Rivereau à Rueil.

Ils avaient été surpris par cette invitation, un dimanche soir. Surtout en constatant qu'il n'y avait pas d'autre convive, un dîner à quatre… Cela supposait une intimité dans les relations qu'ils n'envisageaient pas avec les Still. Et puis cet aparté avant de les quitter, lui et Éric, seuls dans son bureau : en quelques phrases, Éric avait brossé la situation, sa boîte en difficulté, une période délicate à passer, des besoins de trésorerie très pressants, alors, pour éviter un dépôt de bilan, l'entreprise d'Éric, Mallory SA, avait émis des factures sur la banque Rivereau... Pour un montant important... Pourquoi lui dire ça à lui ? Martin se rappelait qu'il avait pris peur dès cet instant.

Le hall était rempli, et les quatre ascenseurs évacuaient avec un peu de mal les employés vers les étages. Rivereau n'était pas une si grande institution financière, à peine trois mille personnes en tout, le siège regroupait près de trois cent cinquante collaborateurs, et chacun se connaissait au moins de vue. Martin avait toujours été amusé d'observer les comportements des uns dans de telles situations, serrés dans un espace réduit, se saluant, commençant une conversation par-dessus la tête des autres, régulièrement interrompue par l'arrivée trop rapide à un niveau, laissant une phrase en suspens, ou un « j'te rappelle », lancé à la va-vite avant que les portes ne se referment... Ces moments dégageaient un curieux mélange d'after-shave et de parfums divers, fraîchement aspergés, impossibles à reconnaître, et pourtant, Martin avait avancé plusieurs fois des paris sur ces senteurs matinales. Ça avait été bien souvent une occasion de rire et de détente.

Aujourd'hui, ce ne serait pas lui qui distrairait la galerie, il rentra dans l'ascenseur, se tassa dans un coin et attendit, sans rien dire, évitant de croiser les regards. Après tout, il avait droit lui aussi d'être de mauvaise humeur et le laisser paraître, et puis cette impression irréelle de bateau qui chavire, ce point

douloureux qui persiste, à l'endroit du cœur, incapable de l'oublier. À quoi bon faire un sourire, de toute façon tout était fini.

À son tour, il atteignit son étage, celui de la division internationale. À peine huit heures et demie, il n'y avait pas grand monde dans les bureaux, Martin parcourut d'un même pas lourd le couloir qui longeait les espaces paysagers. Il arriva dans l'aile occupée par la direction du commerce extérieur. Il travaillait sur le secteur Moyen-Orient depuis presque 3 ans.

Chaque zone était couverte par deux ou trois collaborateurs qui supervisaient l'ensemble des opérations. « Martin Lesage », son nom était inscrit sur un petit chevalet qui trônait sur sa table, souvenir de son passage en agence. Correctement installé dans un angle, donnant sur le boulevard des Italiens en contrebas, et sur la cour intérieure du siège, Martin savait qu'il avait une des places les plus agréables du plateau, proche du bureau fermé du directeur du département, Bernard Leccas, son patron.

Il avait une demi-heure de tranquillité avant l'arrivée des autres, il s'assit, et resta là, immobile, se demandant sans trop de conviction si cela ne pouvait pas être simplement un rêve.

Oui, il avait eu peur... dès que Éric Still s'était mis à parler de factures bidon. Tous ces mauvais souvenirs remontaient d'un seul coup à la surface. Oh, ils n'étaient pas enfouis bien loin ! Non, seulement, c'était une histoire ancienne. Et puis ce Still, si sûr de lui, si persuadé que ces factures ne seraient pas difficiles à faire passer dans le circuit.

« Tu verras, mon vieux Martin, tu n'auras qu'à faire comme avant, rappelle-toi, tu nous as prouvé qu'il n'y avait aucun problème. Et puis tu n'es pas obligé de les mettre toutes en même temps, Christophe m'a dit que tu avais jusqu'à fin janvier, c'est pour ça qu'on t'en a fait plusieurs... »

Combien de temps avait-il indiqué ? Les derniers jours de janvier, trois mois ! Parce que non seulement il avait fabriqué des factures bidon, mais il comptait bien sur lui pour faire ce qu'ils avaient fait antérieurement. Le salaud, Martin en était malade, il se sentait coincé, acculé à la faute... Et combien avait-il annoncé ? Le chiffre s'inscrivait très précisément dans sa tête : deux millions trois cent mille francs. Une fortune ! Encore quelque chose d'inaccessible pour lui, Martin essaya d'imaginer cette somme, s'effraya à l'idée du nombre d'année que cela représentait en alignant ses salaires nets mensuels.

C'était un calcul idiot, mais il ne pouvait s'empêcher de laisser son esprit divaguer, et s'attarder sur des considérations grotesques. Salaud d'Éric, sa

carrière était finie, tout ça, tout ce qui l'entourait n'avait plus aucun sens, il était seul, isolé, perdu ; et Cécile, comment allait-elle le prendre ?

Il entendit à peine le salut de Carine Salan, et dut lui présenter une tête bien cafardeuse quand elle se rapprocha de lui pour lui serrer la main. Carine s'attarda à son bureau, et il la vit repartir assez vite avec un certain soulagement. Ça n'était sûrement pas avec elle qu'il aurait envisagé de se confier sur un quelconque sujet, alors aujourd'hui… Cela lui paraissait tellement incongru qu'il en vint à sourire… Il réalisa que cela lui fit du bien.

Martin se leva, et pour la première fois depuis près de quatre ans, chercha, parmi ceux qui étaient arrivés, qui pourrait lui offrir une cigarette. L'odeur âcre de la fumée dont il avait perdu l'habitude le fit tousser un peu, mais il eut une sensation agréable assez vite, et tira consciencieusement dessus, concentrant son effort à cette seule tâche, comme pour évacuer tous ces souvenirs odieux, et surtout, celui qui le hantait aujourd'hui.